

Abbeille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES 'ETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h, 4h, 3P, 6P) and Temperature (52, 53, 53, 54). Includes text: 'Du 28 juin 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade'

Mystérieux attentat

L'attentat commis dans la nuit de lundi dernier sur les personnes de Joseph Davi et de sa femme est le troisième du genre en quelques mois, et bien que la police ait été très active dans sa recherche des criminels, ceux-ci sont encore au large.

On a les détails de l'événement incident de lundi et on se demande à quel mobile a bien pu obéir celui qui a joué un rôle si odieux. Le vol? On est en droit d'en douter, puisque une forte somme d'argent que les époux Davi avaient mise sous leur lit a été retrouvée au même endroit le lendemain; il est possible que le malfaiteur n'ait pas songé à regarder sous le meuble. Bien cependant ne révèle de la part du visiteur nocturne d'autre intention que celle de commettre un double meurtre.

L'état de Davi a prouvé surabondamment qu'il avait été frappé avec la plus grande cruauté; il était incoûscient et avait le crâne fracturé lorsque les premiers secours lui ont été prodigués; il est mort hier.

La police, dès qu'elle a eu vent de l'odieux attentat, s'est mise en devoir de recueillir tous les renseignements qui pourraient lui servir dans la campagne qu'elle n'a pas tardé à organiser; mais ces renseignements sont malheureusement insuffisants, à l'heure présente du moins, pour lui donner l'espoir de s'emparer du criminel et de le livrer à la justice.

Les voleurs et les assassins comptent généralement sans l'imprévu; une fois leur forfait accompli, ils l'oublient pour en commettre un autre; mais la police, elle, a souvent dû se succéder à cet auxiliaire, aussi ne perd-elle jamais foi en l'avenir, espère-t-elle toujours voir tôt ou tard ses recherches aboutir.

Une parole, un geste ont soulevé les lumières sur la piste d'un paria. L'histoire cite des cas sans nombre où, de la façon la plus fortuite, un criminel est tombé dans les filets de la police, s'est fait pinocher par elle, alors qu'il s'y attendait le moins. Besançon et Rodin, on se le rappelle, étaient en pleine jouissance du fruit de leur crime, lorsqu'un mot imprudemment tombé des lèvres de l'un d'eux, Besançon, les fit tous deux monter sur l'échafaud.

Notre service d'ordre et de surveillance est excellentement fait. Notre corps de police compte des hommes d'un esprit éveillé, d'un courage éprouvé et d'un zèle inlassable; il ne faut donc pas se désespérer de voir un résultat heureux couronner ses efforts. L'impunité de ce crime aurait de déplorables conséquences, elle pousserait aux audaces.

Le dernier auteur dramatique.

Paris, 15 juin:

J'étais en train de fumer mon cigare, dans le hall de l'hôtel, quand je vis arriver M. Laurenceau, le très aimable commissaire de police. M. Laurenceau est une vraie physionomie parisienne. Répandu dans tous les milieux, recherché dans toutes les sociétés, il joint à une rare habileté professionnelle une réelle élégance de manières et un aimable scepticisme. Je lui avais été recommandé par des amis communs, et il s'était mis à ma disposition, avec une parfaite bonne grâce, pour me tuyauter et, au besoin, me piloter durant mon séjour à Paris.

Il s'assit et, allumant le cigare que je lui avais immédiatement offert:

—Etes-vous prêt? dit-il. Partons-nous?

—N'est-il pas un peu tôt? répondis-je. C'est bien la fameuse tournée des grands-ducs que vous comptez me faire faire aujourd'hui?

—Oui. —Il est dix heures... Je croyais que, dans les bouges où vous voulez bien me conduire, la vie, avec toute son animation, ne commence réellement que dans le milieu de la nuit.

—C'est tout à fait exact... Mais, me trouvant libre de bonne heure, il m'est venu une idée... Avant de nous lancer en plein enfer parisien, je voudrais vous faire visiter un asile de nuit... Le spectacle est déjà très curieux... Les misères qu'il vous montrera vous prépareront aux horreurs que vous verrez ensuite... La transition vous paraîtra moins brusque...

—Soit... Va pour l'asile de nuit... —Les portes ouvrent dès huit heures du soir... Nous y trouverons déjà une société nombreuse et choisie.

En dix minutes, une auto nous déposa devant la porte de l'asile de nuit. M. Laurenceau n'eut qu'à paraître pour que la porte s'ouvrit toute grande devant lui. Nous pénétrâmes dans une salle vaste, bien éclairée, convenablement entretenue et déjà presque entièrement pleine de monde—et de quel monde! Tout le rebut de l'existence paraissait s'être donné rendez-vous en cet endroit.

C'était un grouillement de haillons, de mains décharnées, de pieds à peine chaussés ou pas chaussés du tout, de figures hâves, portant les stigmates du malheur et de la déchéance.

Je dois dire que notre visite passa tout à fait inaperçue. Ces pauvres n'avaient pas l'habitude de penser à eux, d'être reliés sur eux-mêmes pour s'occuper de ce qui se passait autour d'eux. Les uns, accroupis, mangeaient quelques aliments offerts ou trouvés je ne sais où; les autres dormaient, ayant déjà mangé, ou, au contraire, ayant rien mangé, ou, au contraire, ayant rien mangé, ou, au contraire, ayant rien mangé...

attitude déclinait une certaine dignité. Il s'élevait de sa main un morceau de saucisson enveloppé dans un morceau de journal. Quand le saucisson fut mangé, au lieu de déchirer et de jeter le morceau de journal, il se mit à le lire, en donnant des marques d'intérêt. Je le désignai à M. Laurenceau.

—Voyez donc celui-ci, fit-il. Il ne parait pas fait de la même pâte que les autres. —Sans doute quelque hachier ou quelque licencié en droit, me répondit le commissaire de police. Il en vient échouer pas mal ici et dans les endroits analogues.

—J'ai envie de l'interroger... Le puis-je? —A votre aise... Mais je crains que vous n'en tirez rien d'intéressant... C'est toujours la même histoire.

Déjà, je m'étais approché de l'individu. —En bien, mon ami, lui demandai-je, ça ne va donc pas? —Il y a aujourd'hui exactement trois mois que je n'ai couché dans un lit, fit l'homme. Mâtinées comprises, cela me fait une belle centaine!...

Cette manière de s'exprimer me parut bizarre et m'intéressa. —Que faisiez-vous il y a trois mois? —Ma principale occupation consistait à trouver, chaque soir, un lit de faveur... Mais, un à un, les directeurs m'ont rayé, impitoyablement rayé...

—Les directeurs d'hôtels?.... —Non, les directeurs de théâtres... Plusieurs d'entre eux m'avaient autorisé, par charité, à venir coucher dans leur magasin d'acce soires... J'étais toujours sûr d'y trouver un lit, des matelas... Mais il paraît que, là encore, j'étais encombrant... Alors, ils m'ont jeté à la rue...

—Vous n'avez donc pas de métier qui vous fasse vivre? —J'en ai bien un, mais il me fait mourir... Je suis auteur dramatique... —M. Laurenceau, qui nous écoutait de loin, se rapprocha vivement en entendant cette dernière phrase:

—Vous dites? s'écria-t-il. —Je dis que je suis auteur dramatique, répéta le pauvre homme. —Ne cherchez pas à nous imposer en nous racontant des histoires, ni à abuser des sentiments pitoyables de monsieur par des mensonges... Il ne sait peut-être pas, mais moi je sais fort bien que vous ne pouvez pas être auteur dramatique, par l'excellente raison qu'il n'y a pas d'auteur dramatique, ou, plutôt qu'il n'y en a plus...

—Il n'y en aura plus quand je serai tout à fait mort... En attendant, il y en a encore un... Et je suis celui-là... Je suis le dernier auteur dramatique français... —Je ne puis m'empêcher de considérer avec une extrême curiosité l'homme qui venait de parler ainsi. S'il disait vrai, nous avions devant les yeux M. Laurenceau et moi, le dernier spécimen d'une race que l'on croyait éteinte.

—Veuillez vous expliquer plus clairement, reprit M. Laurenceau. —Je suis commissaire de police, sachez-le... Et je ne souffrirais pas que vous cherchiez à énoncer des déclarations... —Je ne cherche pas du tout à vous émoouvoir, répondit l'homme... Je ne me plains pas de mon sort, si pénible qu'il soit, car je sais que je l'ai mérité... Quand, ayant terminé mes études, je déclarai vouloir aborder la carrière d'auteur dramatique mes parents firent tout au monde pour me dissuader d'une telle folie... Ils

me firent valoir que, depuis longtemps, il n'y avait plus de place en France pour un auteur français... —Ils avaient raison, fit sévèrement M. Laurenceau. —Ils n'avaient que trop raison; mais la jeunesse est inconsidérée. "Regarde autour de toi, me disait mon père. Quelles sont des pièces que l'on joue dans les théâtres français? Uniquement les pièces allemandes ou autrichiennes, des pièces anglaises, des pièces italiennes, des pièces russes... Les pièces d'auteurs étrangers ont seules, maintenant, des chances de plaire au public français. Renoncez donc à une entreprise "insensée". A cela j'objectais qu'il fut une époque où les choses se passaient tout autrement, où les auteurs français, non seulement, étaient joués sur les scènes de leur pays, mais encore régnaient en maîtres sur les théâtres de pays étrangers, qui se disputaient leurs productions. Alors, il n'y avait au monde qu'une seule littérature dramatique, la française. Mon père me répondit très sagement que je ne saurais lutter, à moi seul, contre les faits accomplis, qu'il faut accepter et que l'on ne saurait modifier, et une foule d'autres choses très sensées. Comme je restais intraitable, il me mit à la porte.

—Et cela ne vous guérit pas! m'écriai-je. —Cela ne lit, au contraire, que m'entêter davantage... Je me mis, avec ardeur, à écrire des pièces de théâtre... Mais personne, jamais, ne voulut les jouer... On ne voulut même pas les lire... "Ah! si seulement vous étiez étranger! me disaient ceux d'entre les directeurs qui tenaient à m'éconduire avec politesse. Vous avez peut-être du talent... C'est possible... Nous n'en savons rien... Mais voyez-vous, notre public témoignerait d'une méfiance hostile et insupportable pour toute œuvre émanant d'une plume française... Je luttais tant que je pus, vivant d'expéditions, de travaux de copies... Un jour, que je n'avais pas de quoi manger, je songai à me faire étranger... Le courage me manqua... Aujourd'hui, je suis résigné... De temps en temps, quand il me tombe sous la main un journal ou un morceau de journal, je jette un coup d'œil sur le courrier des théâtres... Je vois que rien n'est changé et que les auteurs allemands, autrichiens, anglais, italiens et russes sont toujours les seuls que l'on joue en France.

Pourtant, fit-il, y a la Comédie-Française, gardienne de traditions... On y joue demain "Le Misanthrope", de Molière, et je compte y passer ma soirée... Le dernier auteur dramatique français me regarda avec compassion, puis leva les yeux au ciel, tandis que M. Laurenceau me disait avec indulgence:

—On voit bien que vous n'êtes pas d'ici... Laissez-moi vous renseigner... On joue bien "Le Misanthrope" demain, à la Comédie-Française, mais en anglais, avec un ténor italien, une valse viennoise et des ballets russes.

Filon de cuivre et d'argent. Cheshire, Conn., 28 juin—Les résidents de cette ville ordinairement tranquille sont excités par la découverte d'une veine de cuivre et d'argent sur la propriété d'un des habitants. Des ouvriers en creusant une tranchée ont trouvé le filon et en ont extrait deux fragments de minerai, l'un pesant 14 onces et l'autre deux livres.

Il a été prouvé par un essai que les spécimens étaient riches en cuivre, argent et quartz.

La Réhabilitation de l'été à Paris.

On s'est risqué, deux années durant, à parler de la faillite de l'été; on supposait l'été à la retraite. Il y avait, pour le moins, une crise de l'été. Or, voici que l'été se rebiffe. C'était une impudence, évidemment, de compter sur son sang-froid. L'ironie a fini par lui échauffer la bile et l'échauffement de cette bile transforme nos pauvres crânes en sources ruisselantes. Quand le chaleur aura fini de pomper l'eau sur le reste de la planète, les humains, s'épongeant mal, seront sans doute les dernières fontaines.

En ce moment, le bitume parisien lui-même n'y tient plus. Nous l'avons constaté au seuil du jardin nouveau que l'on vient de créer, entre la Seine et la nef sud de Notre-Dame. En ce coin-là, que brûle le soleil depuis l'aube jusqu'au soir, le malheureux bitume cède sous la canne ou le talon. Ce bitume est une ciré moule. Et le pied de tous les passants y laisse une empreinte.

Est ce la comète qui vient de donner à l'été la force de rejouer ses muscles et de réhabiliter son renom? M. Henri de Varigny ne jugeait pas anodin, de se le demander. Nos bons alex n'auraient pas hésité, eux, pour l'affirmative. Car ils avaient fait sur les comètes de bien suggestives remarques. Ils les distinguaient notamment en comètes barbes et comètes chevelues.

Et les comètes chevelues avaient sur les étés qui précédaient ou qui venaient le plus manifeste influence. Ainsi, la comète chevelue de 1531 détraqua pour longtemps toutes les maisons. En 1528, l'été occupa presque à lui seul l'année entière. Et les arbres possédaient des fleurs inconnues après le fruit. Ce dérèglement dura jusqu'en 1532. Décidément les comètes barbes valaient encore mieux. Et puis elles n'engendraient pas, comme les comètes chevelues, des déax qui emportaient "la quatrième partie des Français".

Le pire c'est que les chaleurs estivales n'ont pas toujours besoin de comètes pour faire notre supplice. De 1412 à 1443, il y eut à Paris six ou sept étés torrides. On subit, en mars 1434, les chaleurs de julo; les raisins de 1413 furent, autour de Paris, vendangés pour le 15 août. Le soleil, en août 1432, brûla si bien nos ennemis, qu'il leur valut, à Legny, une mémorable "déconfiture". En 1422, il rendait aveugle les petits enfants. Mais en 1418, ce fut tout autre chose: pendant longtemps les femmes se parent de leur nudité. Et beaucoup de maris eurent l'incivilité de se plaindre.

La Révolution, en 1793, parut avoir gagné jusqu'aux saisons: à Paris, on gelait au mois de juin et on grillait le 8 juillet; le thermomètre dépassait, à l'ombre, 38°. Les bestiaux vaillamment sur leurs pattes et les volatiles croyaient sentir le feu de la broche. Les portes et les fenêtres se déjetaient, les boiseries craquaient et les meubles gémissaient. La terreur commença par la température avant de se continuer par le robespierrisme. — G DUPONT FERRIER.

Morce ne sera pas remis en liberté. Atlanta, Ga., 28 juin—Le juge fédéral Newman a refusé aujourd'hui la demande d'habeas corpus présentée cette semaine par les avocats du banquier Charles W. Morse.

Pharmacopée d'autrefois. Un livre qui vient de paraître nous énumère les bizarres remèdes de la pharmacopée de jadis. Elle employait les animaux les plus inattendus, non seulement en poudre mais vivants. Ainsi l'on soignait l'hydropisie au moyen d'une ceinture contenant des crapauds qui grattaient le ventre et les reins; pour la léthargie, on attache au lit du dormeur une truie en pleine maturité; c'est souverain. La vipère est une panacée: Mme de Laf yette ne réussit à ranimer un peu ses forces qu'en buvant tout les matins un bouillon de ces vilaines bêtes, et Mme de Sévigné écrit à son fils: "M. de Boissy va me faire venir dix douzaines de vipères du Poitou. Prenez-en deux tous les matins, coupez leur la tête, faites les écorcher et coupez en morceaux et frottez en le corps d'un poulet. C'est aux vipères que je dois la pleine santé dont je jouis."

N'oubliez pas que ces dégoûtantes ratouilles retranscrivent dans la série des médicaments populaires qu'on appelle "remèdes de bonne femme"; non pas. C'était à ce qu'on donnait à la Faculté; ce qu'approuvaient des maîtres tels qu'Ambroise Paré, Guy Patin, Liméry, Jérôme de Montoux, Fagon, Van Helmont, Gœurot, qui fut le médecin de François Ier. Et Gœurot nous ramène à la goutte; sa prescription contre ce mal tenace était simple; il suffisait pour s'en débarrasser, d'un bon repas composé d'une oie grasse hachée avec de petits chais; le résidu de ce plat indigeste devait être employé à des frictions sur l'orteil endolori. Restait encore le recours au baume Tranquille.

La grande vertu de tous ces remèdes était, évidemment, non dans le remède lui-même mais dans la confiance qu'il inspirait.

Fort Espagnol. Le succès du Fort Espagnol s'accroît et il y a foule chaque soir à ce charmant lieu de récréation. Ce succès est dû sans doute à l'excellent orchestre du professeur de la Fuente, et aux très bons numéros de vaudeville qui complètent le programme musical.

Reichman est trouvé coupable. New York, 28 juin—Le tribunal criminel de New-York a rapporté aujourd'hui un verdict de culpabilité contre Joseph B. Reichman, ancien président de la Carnegie Trust Company, accusé d'avoir fait de fausses déclarations à l'inspecteur des banques d'Etat.

Anniversaire historique. Charleston, Car. du Sud, 28 juin—L'anniversaire de la défaite de l'escadre anglaise qui y fit 175 ans, lors de la guerre de la Révolution, avait tenté de prendre Charleston, a été célébré aujourd'hui dans les deux Carolines.

Plusieurs discours patriotiques ont été prononcés à Charleston.

Glace dans le Wisconsin. Couderay, Wisc., 28 juin—Le sol, ce matin, dans le Wisconsin était recouvert d'une gelée blanche.

Evangeliste trop loquax.

Wheeling, Vie Occ., 28 juin—Le Conseil municipal de cette ville a voté hier soir une ordonnance imposant une amende à toute personne se servant d'un langage vil ou vulgaire dans un discours public.

Cette mesure a été prise en vue de mettre un terme aux intempérances de langage de l'évangéliste "Billy" Sunday, lequel fera prochainement une série de conférences dans les églises de cette ville.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00. Un an; \$8.00. 6 mois; \$3.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00. Un an; \$10.00. 6 mois; \$5.00. 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 9.00. Un an; \$1.00. 6 mois; \$1.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 9.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.25. 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit, doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITE SUR EXPRESS.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00. Un an; \$8.00. 6 mois; \$3.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00. Un an; \$10.00. 6 mois; \$5.00. 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 9.00. Un an; \$1.00. 6 mois; \$1.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 9.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.25. 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit, doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITE SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 68. Commencé le 11 avril 1911

LA BANDE DU "RAT" GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIERE PARTIE

XXVI PERDUS (Suite)

Et ma foi oui, en s'évadant de sa prison rouilante, encore sous la préoccupation des horribles

confidences qu'il avait entendues, il y avait oublié le revolver de l'oncle Chavert!

Eh bien! c'était du propre! Et il était gentil, maintenant, avec son couteau à trois lames pour tout recours!

Le pauvre gamin en eût pleuré de rage. —Ce n'était pas une raison pour abandonner la partie.

Seulement, il allait falloir redoubler de prudence et d'astuce. Au sortir de la station, au lieu d'entrer dans Vauresson, le Bélier et le Bigle avaient pris à gauche, dans la direction de Roquenocourt.

C'était la route. Impossible de se cacher! Qu'après s'être retournés deux ou trois fois, le ministre couple remarqua l'apprenti policier et sa persistance à les suivre, et il se produisit étrangement une explosion désagréable.

Oh! cette idée! Or, il n'avait à compter que sur lui seul. Si loin que sa vue portât, pas une voiture, pas un passant!

rendant compte, à sa bonne mine honnête et ouverte, qu'elle n'avait point affaire à quelque graine d'apâche, lui rendit son salut, et l'accepta volontiers comme compagnon, lui posant diverses questions, — d'où il était, où il allait, ce que faisaient ses parents, et ci, et ça, et l'autre.

Lui, répondit ce qui lui passa par la tête, n'ayant qu'un but, prolonger le plus possible la conversation.

Et les voilà cheminant de conserve, sans cesser de bavarder comme de vieilles connaissances.

L'on a deviné le plan de notre gaillard. Le Bélier et le Bigle pouvaient désormais, — et ils n'y faillirent pas du reste, — jeter des coups d'œil en arrière pour s'assurer que personne ne les filait, il n'y avait rien qui fût de nature à éveiller leur méfiance dans ce groupe composé d'une fermière et de son fils ou de son petit domestique.

Les deux gredins tombèrent si bien dans le panneau, qu'après deux ou trois épreuves, ils se donnèrent même plus la peine de leur prêter attention.

Au croisement de la route de Bongival à Versailles, Zène dut renoncer à l'inconscient patronage de la brave femme. Elle continuait, en effet, sur Roquenocourt, tandis que le Bélier et le Bigle avaient pris à

gauche. Mais la nouvelle route s'entonnait à travers bois, et d'ailleurs, les deux hommes ne tardèrent pas à tourner à droite, dans un chemin bordé de taillis.

"Attention! se dit Zène, je crois que nous brûlons! S'ils me mettent le grappin dessus, je suis frit comme un merlan!"

Affirmer qu'il n'avait pas peur, nous mentirions. Oh dono eût été le mérite, s'il ne s'était pas rendu compte du danger!

Le lieu se prêtait admirablement à une exécution sommaire. On vous y eût égorgé un homme sans que ses appels eussent chance de rencontrer le moindre écho.

Zène s'était jeté sous le couvert, et se défilait de son mieux, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, profitant, avec l'habileté d'un vieux trappeur, des moindres abris de terrain, se tenant à prudente distance de son gibier, sans prendre contact.

Boudain, il vit le couple s'arrêter, hésitant, prêt en instant l'oreille, puis s'élançant à toute course. Il suivit le mouvement. Bientôt il se rendit compte de ce qui avait dû provoquer le double changement d'allures de ses chenapans.

nature, dès l'abord, il en éprouva un malaise indéfinissable. A mesure qu'il s'en rapprochait, le bruit se précisait...

C'était une plainte humaine, un râle sourd d'agonie, entrecoupé de soupires et de gémissements.

Il frissonna, traversé d'un horrible soupçon. Mon Dieu! mon Dieu! est-ce que l'Ogresse, anticipant sur les ordres de son cruel chef de bande, aurait...?

Il n'osa pousser plus loin ses lugubres suppositions. Un moment, il chancela, sentant sa tête tourner dans un vertige.

Mais, comptant cette défaillance, il continua ostentatoirement d'avancer. Ah! une villa—close de haute mur—une grille,—c'est là. C'est là, la prison de Lolie, d'où partent ces affreux gémissements!

La grille est entr'ouverte. Les deux bandites s'engouffrent dans le jardin. Et aussitôt, des oris, des jurons épouvantablement féroces. Puis, ce sont des oialements de fouet, suivis d'abois et de hurlements. Que peut-il bien se passer là-bas? Le vacarme a cessé. Derrière le tronç d'arbre qui lui sert d'écran, Zène, blême d'effroi, voit bondir hors de la grille un chien, un dogue au poil

trail dégoûtant de sang, que le Bélier a peine à maîtriser, le retenant d'une main à bout de chaîne, tandis que de l'autre, il le menace d'un grand fouet de charretier.

Zène n'a pas le temps de se demander la raison de ce manège des deux hommes.

—Cherche! cherche! pille! pille!—l'excite le sain. —Cherche! répète le Bélier, en agitant la dinglante lanterne.

Ce manège, Zène en a immédiatement compris la terrible signification, et il s'est senti glacé jusqu'aux moelles.

Miraculeusement, les prisonniers ont dû réussir à s'évader, et, comme on suppose qu'elles n'ont pu aller bien loin, on lance le dogue sur leurs traces. L'animal, grondant sourdement, fonce le gazou.

Et, soudain ayant relevé la piste, il tend sa chaîne, tourne à gauche, enfilant une sente forestière, entraînant son conducteur. —Nous les tenons! vocifère le nain avec des gambades de démon,—elles sont à nous! pille! pille!—tue! tue!...

où, l'instant d'avant, Zène venait de prendre congé de sa fermière, et où aboutissait, par un long détour, la sente forestière suivie par les fugitifs!

Hélas! déserte sont la route, le carrefour!

Nul secours possible! Zène qui, dans son affolement négligeant toute prudence, n'essayant même plus de se cacher, s'est mis à courir à perdre haleine, sur les talons de ses ennemis, assailli de loin à la fatale chute, qui va précipiter le dénonnement.

Une voile rouge passe devant ses yeux. Trente mètres à peine, à ce moment, séparent les bandites de leurs victimes.

Rien plus au monde ne saurait sauver les malheureux! Perdus! elles sont irrémédiablement perdus!

—A mort! à mort! glapit le hideux avorton avec un redoublement de joie frénétique, pille! pille! tue! tue!

Après avoir installé Zène, dans son coffre, Chavert, soudain, agité des plus hidebres pressentiments, avait passé sa matinée au quel des Orfèvres, à arrêter minutieusement, avec le chef, les dernières dispositions, en vue de